Philippe BÜTTGEN et Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*

Paris, Éditions de l'EHESS (« En temps & lieux »), 2019

Elettra Stimilli

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11164>

DOI : 10.4000/rhr.11164

ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2021

Pagination : 179-182

ISBN : 978-2-200-93375-3

ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Elettra Stimilli, « Philippe BÜTTGEN et Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2021, mis en ligne le 19 mars 2021, consulté le 31 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/11164> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rhr.11164>

Ce document a été généré automatiquement le 31 mars 2021.

Tous droits réservés

Philippe BÜTTGEN et Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*

Paris, Éditions de l'EHESS (« En temps & lieux »), 2019

Elettra Stimilli

RÉFÉRENCE

Philippe BÜTTGEN et Alain RAUWEL (dir.), *Théologie politique et sciences sociales. Autour d'Erik Peterson*, Paris, Éditions de l'EHESS (« En temps & lieux »), 2019, 342 p., 21,5 cm, 27 €, ISBN 978-2-7132-2770-7.

- 1 Le nom d'Erik Peterson est généralement connu, même d'un public étranger à la théologie, en raison de ses liens avec le juriste Carl Schmitt, dont les accointances avec le régime nazi sont notoires. Théologien d'origine protestante, Peterson se convertit au catholicisme en 1930 et quitte l'Allemagne pour Rome. Peu d'années après, il donne à l'impression l'essai qui est au cœur de sa discussion avec Schmitt : *Le Monothéisme comme problème politique* (1935). Après l'arrivée d'Hitler au pouvoir et le concordat signé entre le pouvoir national-socialiste et l'Église catholique, Peterson interprète dans ce livre le monothéisme sur le mode d'une critique de la théologie politique schmittienne, élaborée en 1922 et qui, à ses yeux, vise substantiellement à justifier le pouvoir d'Hitler. Il refuse donc explicitement toute adhésion au national-socialisme.
- 2 L'objectif principal de Peterson, dans *Le Monothéisme*, est de séparer théologie et politique si la théologie doit finir par être utilisée comme légitimation du pouvoir. Cette critique est restée longtemps sans écho. Mais elle avait touché Schmitt au plus profond puisque, après la mort du théologien, il a ressenti la nécessité d'y répondre par un texte qui ne s'intitule pas par hasard *Théologie politique II*. Publié en 1970, cet écrit est une réplique aux attaques formulées trente-cinq ans plus tôt, mais sans aucune possibilité de réponse.

- 3 Parmi les interprètes les plus brillants du conflit entre Schmitt et Peterson, on relève Jacob Taubes, le rabbin provocateur bien connu pour son interprétation révolutionnaire de Paul de Tarse. J. Taubes n'hésita pas à porter la discussion avec le juriste sur ce terrain, en particulier dans une lettre qu'il lui écrivit, l'une des plus célèbres de leur correspondance, datée du 18 septembre 1978 ; il lui demandait de se confronter à lui précisément à partir de sa judéité, qui le faisait considérer par Hitler comme « ennemi absolu ». C'est là que J. Taubes écrit que « les “faiblesses” de Peterson sont sa force » – un aspect qui le concernait directement. Peterson s'élève en effet contre l'unité « moniste » de la théologie et de la politique, qui est aussi pour J. Taubes le point faible de la doctrine schmittienne. Une différence se fait jour cependant : la séparation du théologique et du politique promue par J. Taubes ne vise pas à déresponsabiliser la théologie, alors que c'est à ce résultat qu'aboutit, en dernière analyse, la réflexion de Peterson.
- 4 Quoi qu'il en soit, la vision théologique de Peterson semble encore plus complexe. Il ne s'agit pas tant pour lui de déresponsabiliser la théologie face à la politique que d'identifier dans le théologique une dimension sociale originaire absolument irréductible à l'élaboration des catégories politiques modernes, et surtout à une conception de l'institution politique coïncidant avec la souveraineté. Son intérêt porte donc sur la théologie en tant qu'élaboration dogmatique de l'institution ecclésiale : un espace public différent et autonome face à l'État.
- 5 Entièrement consacré à Peterson, le volume recensé est intitulé de façon surprenante *Théologie politique et sciences sociales*, comme pour manifester, dès le titre, l'ambition de repérer une « autre » théologie politique chez celui qui a cherché de toutes les manières à « liquider » celle de Schmitt. Le défi, comme l'indique encore le titre, consiste en une conjonction entre théologie et sciences sociales. L'opération est très réussie et permet de lire l'œuvre de Peterson sous un angle différent de ceux adoptés jusqu'ici.
- 6 Le point de départ de ce recueil d'essais consiste à montrer comment la « liquidation » de la théologie politique de Schmitt ne constitue qu'un aspect, sans doute le plus spectaculaire et le plus connu, de la réflexion de Peterson sur le rapport entre politique et religion. Grâce aussi à la sélection de textes de Peterson qui figure dans le volume, dont la correspondance avec Karl Barth – une fenêtre ouverte sur la richesse d'un *Nachlass* encore peu fréquenté –, le nœud entre théologie et politique apparaît, plutôt que comme simplement « liquidé », différemment problématisé. Tandis que chez Schmitt la théologie finit en quelque façon par devenir la servante du droit (et en ce sens elle ne peut qu'être politique), chez Peterson elle se caractérise par sa complexité et ses ramifications internes, parmi lesquelles la politique émerge comme dimension originaire, non subordonnée au droit et permettant ainsi la dissolution préliminaire de toute théologie politique qui identifierait la sphère politique avec le domaine du droit.
- 7 D'un côté, donc, comme le confirme l'introduction des directeurs, il y a au cœur de ce travail une « généalogie du politique » recherchée à travers la théologie dogmatique au sens de Peterson, chez qui la définition chrétienne du dogme conduit à souligner le sens d'une autorité située au-delà de tout rapport asymétrique ou hiérarchique. Bruno Karsenti démontre brillamment, dans sa contribution « Autorité et théologie : Peterson et la définition chrétienne du dogme », que « l'obéissance, chez le chrétien, appartient à la foi, parce que la foi est foi en une réalité », celle de la Révélation, qui rend possible le contact avec ce qui est « dans l'ordre de l'expérience humaine » (p. 73). Il ne s'agit

pas simplement d'un assentiment subjectif extérieur, mais du « développement d'un ordre dans lequel l'obéissance a lieu » (p. 80) en tant qu'« exigence » (p. 81).

- 8 D'autre part, apparaît dans beaucoup de contributions du volume la nécessité de tracer une « archéologie de l'Église » définie comme cœur battant de la pratique liturgique, et ainsi comme espace public, par lequel la théologie surgit originellement et se définit comme discours politique. Paolo Napoli ouvre en ce sens une perspective efficace dans son texte « Instituer l'Église : quelques considérations sur un énoncé complexe » ; l'institution de l'Église décrite par Peterson y apparaît comme « irréductible à la dimension juridique » (p. 90). L'*Ekklesia*, selon l'analyse des textes petersoniens conduite par P. Napoli, prend forme à partir d'une pluralité de sujets comme unité d'esprit et d'action dont l'essence non juridique, la « modalité constitutive » (*Konstituierungsweise*), produit une tension constante avec l'institution ecclésiastique elle-même. Une attention au « concret », à la « situation spécifique », est propre à cette vision de l'institution. Comme le relève P. Napoli, mais comme l'observe aussi Ph. Büttgen dans son essai « Théologie politique : le problème, le système et la science (1925-1970) », cela rapproche d'une certaine façon Peterson et Schmitt. À la différence que pour Schmitt c'est la « décision » qui prend la haute main sur la situation concrète, alors que pour Peterson c'est la foi qui agit en elle comme « obéissance concrète ». Il faut alors mettre en discussion l'interprétation « cryptofasciste » de Peterson proposée par Giorgio Agamben en 2007 dans un des volumes d'*Homo sacer, Le Règne et la gloire*. Ce livre a eu le mérite d'ouvrir le débat sur un auteur jusque-là presque oublié auprès d'un plus vaste public. Emiliano Rubens Urciuoli, dans son essai « Erik Peterson et l'acclamation : introduction à l'ecclésiologie non-fasciste », concentre son attention sur le rôle de l'acclamation dans la définition de l'institution publique et politique qu'est l'Église ; il reconstruit la position théologique de Peterson dans son contexte historique d'émergence, montrant qu'« aucun programme nazi ne se cache derrière son refus cohérent et patent du projet libéral-démocratique weimarien », mais plutôt qu'une « vision traditionnellement conservatrice de la société » vise à préserver les acclamations de la « torsion immanentiste » à laquelle sont soumis « les cris populaires schmittiens vers la célébration constitutionnelle du *Führer* » (p. 63).
- 9 On pourrait se demander quels sont les traits d'actualité de cette institution de l'Église décrite par Peterson, au-delà de ses aspects « conservateurs ». Comme le montrent très efficacement les contributions rassemblées dans ce volume (citons entre autres celles d'A. Rauwel, Marco Rizzi, Thierry Gontier, Jean-Philippe Heurtin, Michel Senellart et Richard Figuier), par un travail de fouille « anti-schmittien » qui dépasse la querelle la plus connue et explicite entre les deux hommes, l'institution publique et politique de l'Église tracée par Peterson reconduit généalogiquement à l'origine d'un processus instituant qui ne conflue pas dans la forme sécularisée de l'État, mais qui n'en semble pas moins efficace au regard de sa postérité historique. Peut-être que seule une analyse menée du point de vue des sciences sociales, comme celle que propose ce livre, peut réussir à en identifier la portée réellement politique.

AUTEURS

ELETTRA STIMILLI

Sapienza, Università di Roma.